

LIVRES • CULTURE

Luba Jurgenson : « Certains des propos de Grossman restent inaudibles en Russie »

L'écrivaine et spécialiste de littérature russe a traduit « Souvenirs et correspondance », recueil de textes inédits de Vassili Grossman.

Propos recueillis par Florence Noiville

Publié le 29 mars 2023 · Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés

Lire aussi : [Relire Vassili Grossman à l'aune de la guerre en Ukraine](#)

🔊 « Souvenirs et correspondance », de Vassili Grossman, édité par Fiodor Guber, traduit par Luba Jurgenson, préface de Tzvetan Todorov, Calmann-Lévy, 400 p., 22,90 €, numérique 16 €.

Ecrivaine et professeure de littérature russe à Sorbonne Université, Luba Jurgenson a traduit du russe, sa langue natale, *Souvenirs et correspondance*, de Vassili Grossman. Ce volume retrace les grandes étapes de sa vie et de l'histoire soviétique à travers ses lettres, ses carnets de guerre et le témoignage de Fiodor Guber, son fils adoptif, qui vécut à ses côtés de 1937 à sa mort, en 1964. Luba Jurgenson explique en quoi cet ouvrage inédit, aux échos très actuels, offre une vision personnelle et intimiste du romancier.



L'écrivaine et traductrice Luba Jurgenson, à Paris, en 2021. SOPHIE BASSOULS/BRIDGEMAN IMAGES

Qu'apprend-on sur Vassili Grossman en lisant ces « Souvenirs » ?

Avec ce livre, on entre dans le quotidien de l'écrivain, on découvre les lieux où il a vécu, sa table de travail, ses goûts culinaires. On apprend qu'il aimait se promener dans le zoo de Moscou. Je connais bien ce zoo : enfant, j'y allais souvent. Dans le récit Tiergarten [paru dans Euvres, Robert Laffont, « Bouquins », 2006], la seconde guerre mondiale est décrite à travers le regard d'un gardien de zoo berlinois. Depuis l'Antiquité, la littérature transpose des histoires humaines dans le monde animal. Grossman s'inscrit bien sûr dans cette lignée. Mais en lisant *Souvenirs et correspondance*, j'ai soudain compris qu'il est allé au zoo de Berlin, en ce mois de mai 1945, parce que c'était pour lui un lieu de promenade naturel – et c'est toute la culture citadine de l'époque qui s'exprime là.

C'est un petit exemple de la façon dont les menus détails biographiques vus par un observateur très proche peuvent contribuer à la connaissance d'un écrivain. Cet observateur, c'est donc Fiodor Guber, fils adoptif de Grossman, dont l'adoption se fait dans des circonstances doublement dramatiques. En effet, sa mère, Olga Guber, quitte son père pour Vassili Grossman en 1935. Fedia (Fiodor) n'a alors que 4 ans. Deux ans plus tard, son père, Boris Guber, est arrêté et fusillé en tant qu'ennemi du peuple. Ce livre est donc un document sur l'époque. Il apporte aussi des connaissances précieuses sur les relations de Vassili Grossman avec l'establishment littéraire soviétique.

Y a-t-il un passage du livre qui vous frappe particulièrement ?

A l'automne 1937, Olga Guber est arrêtée à son tour en tant que femme d'ennemi du peuple, alors qu'elle a divorcé de Boris en 1936. Les enfants restent avec Vassili Grossman, qui prend de grands risques en les accueillant. On a dit à Fiodor que sa mère était partie voir ses parents en Sibérie. Micha, son frère aîné, a tout compris quant à lui. Un matin, en se réveillant, Fiodor aperçoit le peignoir de sa mère, et comprend qu'elle est rentrée. Ce passage, écrit par Guber, m'émeut énormément. Le peignoir accroché à une poignée de porte dit avec une si belle concision la Grande Terreur [la vague de répression qui toucha l'URSS en 1936-1938, entraînant 750 000 exécutions et plus d'un million de déportations au goulag] et le sauvetage d'Olga, signes que l'enfant n'est pas encore en mesure de décrypter mais dont il saisit l'essentiel.

Grossman était juif ukrainien et écrivain russe. Cette identité multiple, qui à l'époque allait de soi, est aujourd'hui un assemblage quasi antinomique. Comment ressentez-vous cette évolution ?

Presque tous les juifs russes, à cette époque, sont originaires soit d'Ukraine, soit de Biélorussie, soit des pays baltes, c'est-à-dire des confins occidentaux de l'empire, où se trouvait la « zone de résidence » juive [la zone où les juifs étaient cantonnés par l'Empire russe depuis 1791]. Grossman appartient à une famille émancipée et russifiée, mais il est très lié à l'Ukraine, notamment à l'Ukraine juive, de par sa naissance et son enfance à Berditchev, où sa mère mourra assassinée par les nazis, en 1941 ; de par ses études à l'université de Kiev et son travail dans une mine du Donbass ; de par ses séjours en Crimée... Ces différentes facettes sont alors résorbées dans une identité « soviétique ». Ce qui frappe aujourd'hui à cet égard, c'est l'actualité de l'œuvre de Grossman. Elle nous fait revisiter les lieux qui subissent les bombardements et les massacres russes, et rappelle la succession des violences qui ont déferlé sur ces « terres de sang », selon la formule de Timothy Snyder : la guerre civile, l'Holodomor (grande famine), la seconde guerre mondiale et la Shoah, les purges staliniennes, etc.

Quelle est aujourd'hui la place de Grossman dans le paysage littéraire russe ?

Sans être interdite, son œuvre est peu diffusée aujourd'hui en Russie, alors que la littérature soviétique – surtout la « littérature de guerre » – est de plus en plus valorisée sur fond de nostalgie globale de l'URSS, encouragée par l'Etat. Les textes de Grossman, si on les lit attentivement, démantèlent le mythe officiel de la Grande Guerre patriotique. Certains de ses propos – ceux-là mêmes qui ont conduit à la confiscation de *Vie et destin* par le KGB en 1961 – restent aujourd'hui inaudibles, voire passibles de poursuites : Grossman rapproche en effet les régimes nazi et

communiste, il met en scène les répressions staliniennes et le goulag, la famine en Ukraine, autant de sujets tabous. Dans ses *Carnets de guerre*, il évoque les exactions commises par l'Armée rouge dans les pays « libérés » : ces exactions, parfaitement établies, sont niées par une Russie dont l'armée sévit à nouveau contre les civils en Ukraine.

Vous signez un essai personnel sur la traduction comme vocation (« Sortir de chez soi », La Contre-Allée, 112 pages, 15 euros, en librairie le 7 avril). Quelles difficultés la langue de Grossman présente-t-elle ?

J'ai toujours été marquée par son goût du détail, et c'est justement cette attention aux choses infimes qui rend parfois la traduction difficile. L'expérience intime qu'il a de la guerre comme du travail est rendue dans ses textes par une très grande précision des gestes, une parfaite connaissance des outils et des armes. On trouve aussi des éléments de jargon de l'armée. Des soldats qui se tiennent sur des pontons lors d'une traversée du Don, en plein bombardement, observent la panique ambiante et qualifient de « légéretins » ceux qui fuient ou tentent de se cacher. C'est un mot que j'ai dû inventer en français. Ces soldats jugent l'humanité à l'aune du risque mortel qu'ils encourent eux-mêmes, et le fait de tenir à sa vie est pour eux une preuve de « légèreté de l'être ». Le mot est donc particulièrement chargé.

Découvrez les ateliers d'écriture organisés avec « Le Monde des livres »

Le Monde Ateliers

Grossman est héritier du roman russe du XIX^e siècle. On trouve chez lui la même prolifération de personnages et de descriptions de paysages, comme ces steppes autour de Stalingrad, avec des chameaux dont les têtes ressemblent à des serpents. Ses personnages se tournent souvent vers leurs souvenirs pour comprendre le présent, si bien que l'on ne sait pas toujours qui parle et dans quel temps on se trouve, ce qui est particulièrement difficile à rendre en français. Or, ce sont ces moments de flottement qui permettent aux personnages de déjouer les mensonges, de s'avouer l'inavouable, de prendre des décisions.

Vous publiez un autre très beau livre, « Quand nous nous sommes réveillés » (Verdier, 96 pages, 8 euros, en librairie le 13 avril), où vous évoquez l'actuelle guerre en Ukraine et citez les « Carnets de guerre » de Grossman. Les scènes de pillages et de viols qu'il raconte ont lieu à Berlin en 1945, mais elles pourraient aussi bien se passer à Boutcha en 2022. Que tirez-vous de ce parallèle ?

Cette brutalité est celle qui ravage la société russe depuis longtemps. C'est celle du servage, des guerres, des pogroms, des camps, du crime organisé. C'est la brutalité du dirigeant contre son peuple et les peuples voisins, du chef de famille contre sa femme et ses enfants. Il faut réfléchir à ces continuités pour comprendre la cruauté extrême que la Russie exporte aujourd'hui. Pour plusieurs générations de Russes, la violence est une chose naturelle, une norme.

Vous êtes vice-présidente de la branche française de Memorial, ONG dissoute par le régime russe fin 2021, qui documente les crimes de

l'URSS. Aujourd'hui, Oleg Orlov, son cofondateur, est poursuivi pour avoir « discrédité l'armée russe ». Qu'en pensez-vous ?

Ce qui justifie aujourd'hui l'invasion de l'Ukraine, c'est le mythe de la Grande Guerre patriotique. Or, Memorial démantèle ce récit : si ses membres continuent d'être persécutés, c'est justement parce qu'ils s'opposent à l'instrumentalisation de l'histoire. Comme le fit Grossman.

Lire un extrait de « Souvenirs et correspondance » sur le site des éditions Calmann-Lévy.

Florence Noiville

Services



Atelier Photographie

Bénéficiez de 10 % de réduction sur nos ateliers avec votre abonnement.

Réserver

Codes promo avec Savings United

Codes Promo **Ebay**

Codes Promo **Amazon**

Codes Promo **Cdiscount**

Codes Promo **Rue du Commerce**

Codes Promo **Aliexpress**

Codes Promo **Privé by Zalando**

Codes Promo **Rakuten**

Tous les codes promo



Culture générale

Des leçons interactives par la rédaction pour tester vos connaissances.

[Découvrir](#)